

## Peut-on faire l'humour sans se servir de sa langue ? Comment mieux biaiser avec les mots ?

In Miléna Horváth (ed.), *ÉcRire* :  
Actes du colloque international sur le  
rire, le comique et l'humour. Presses  
de l'Université de Pécs, 2001

Pierre-Yves Raccach  
CeReS – CNRS  
pyr@linguistes.fr

Je remercie le lecteur de pardonner la prétention de mon titre, prétention qui n'est, bien entendu, pas au premier degré : il est clair que je n'ai pas la prétention de lui apprendre à biaiser avec ou sans les mots. Je n'ai pas non plus l'intention de plaider, en linguiste rusé, pour l'utilisation de tel ou tel organe pour faire (de) l'humour, mais justement, c'est parce que ce n'est pas au premier degré, que le titre me paraît prétentieux. En effet, avec un tel titre j'ai l'air de vouloir prétendre *faire* (de) l'humour en *parlant* d'humour. Et le pire c'est que c'est exactement mon intention : avoir l'air de vouloir prétendre..., mais aussi et accessoirement prétendre parler d'humour et de telle manière, si possible, que l'on ait envie de me chanter la fameuse chanson « Parlez-moi d'humour... ».

Mais d'autre part, l'humour c'est trop sérieux pour qu'on puisse prétendre faire (de) l'humour en *en* parlant. Tout au plus, peut-on espérer être comique en *en* parlant ! Ce n'est pas tout à fait pareil ; c'est d'ailleurs par là qu'on commencera.

Et encore d'autre part, c'est juste le contraire... à un « en » près, car si l'humour est trop sérieux pour qu'on puisse prétendre faire l'humour en *en* parlant, j'essaierai de montrer que pour faire de l'humour il faut néanmoins prétendre faire l'humour *en* parlant (et non pas *en en* parlant). Je défendrai, dans un premier temps, l'idée que, pour espérer être comique, il faut se dédoubler ; car celui qui espère n'est pas celui qui est (ou ne parvient pas tout à fait à être...) : ce ne peut être le même sujet. Et prétendre faire (de) l'humour en parlant, c'est justement tenter de faire (de) l'humour. C'est en analysant cette différence entre *comique* et *humour* que nous verrons que l'humour requiert une production *volontaire* de sens, on ne peut pas faire (de) l'humour sans organe sensuel ; cela peut paraître évident, mais on verra que ce n'est pas si facile à *démontrer* surtout si je fais mal le travail que je me propose de faire...

Pour des raisons sur lesquelles je ne peux pas m'étendre ici, l'organe sensuel que je vais exhiber et examiner n'est pas autre chose que *la langue*, mais n'importe quel système permettant de faire construire du sens peut faire l'affaire. Tout dépend des goûts et des situations.

Quel est le rapport entre ce dédoublement dont il vient d'être question et la nécessité d'introduire, pour faire (de) l'humour, un organe sensuel (c'est-à-dire qui produit du sens) ? La réponse à cette question fait l'objet de la deuxième partie de cette première partie. Nous verrons, par la suite, quelle conception de la langue elle suppose. Cette réflexion nous amènera à la critique de la métaphore du tuyau (que certains d'entre vous connaissent déjà) ; puis nous proposerons un mécanisme de base pour l'humour : j'entends considérer l'ambiguïté, sous toutes ses formes, comme la base du mécanisme de l'humour. On verra ensuite qu'un cas particulier d'ambiguïté, l'ambiguïté *topique*, a un rôle privilégié dans l'humour.

## 1. Humour et comique

### 1.1. *Le clown et l'humoriste*

Si je raconte une plaisanterie que je trouve visiblement très drôle et qui ne fait rire personne, cela peut faire rire énormément mon public. Dans un tel cas, le public ritait non pas de ma plaisanterie, puisque, par hypothèse, la plaisanterie ne l'aura pas fait rire, il ne rira pas, non plus, du fait que la plaisanterie ne l'aura pas fait rire – cela serait risible de dire « que c'est drôle de ne pas avoir ri ! » – alors de quoi ritait-il s'il ne rit ni de la plaisanterie, ni du fait qu'elle ne l'aura pas fait rire ? Je pense que le public ritait du contraste entre mon attente (et la manière dont je l'exhiberais) et le résultat réel de cette attente : j'aurais créé une situation *comique*.

Voici un exemple destiné à illustrer ce phénomène : prenons un enfant de quatre ans, posons-lui la devinette idiote qui suit : « De quelle couleur sont les petits pois ? » Et donnons-lui la réponse non moins idiote : « Ils sont rouges ». Pourquoi ? Parce que les petits pois sont rouges (poissons rouges) ».

L'exemple n'est pas hypothétique, c'est effectivement arrivé à un petit garçon de quatre ans. Quelques jours plus tard, au cours d'un dîner où il était le seul enfant, il eut envie de briller dans une société d'adultes (ou ce qu'il croyait être des adultes...). Après avoir réussi à obtenir à la fois l'attention et le silence des adultes (ce qui n'est pas facile pour un enfant), le voilà qui pose la question : « De quelle couleur sont les haricots ? »... Il courait à la catastrophe, mais ne le savait pas (d'ailleurs, personne d'autre que moi ne le savait car j'étais le seul, parmi son public, à connaître la devinette). En bon comédien, il fait durer le plaisir pendant un moment et puis, quand il s'est assuré que vraiment personne ne connaissait la réponse, il s'exclame : « Les haricots sont... » et puis, ... un silence, et puis il se roule par terre de rire, sauvant ainsi la face : il n'a pas donné la réponse, il a compris qu'il était sur le point de commettre une grave erreur. Son public riait : il avait donc gagné, d'une certaine manière ; il avait aussi réussi à ne pas être ridicule (ou du moins pas trop...). Mais ce n'était plus de l'*humour*, c'était une scène *comique*. Que se serait-il passé s'il avait dit : « les haricots sont rouges » ? Il y aurait sans doute eu un grand silence. Supposons qu'il n'ait pas compris son erreur, il aurait sans doute ri de sa plaisanterie. Au bout d'un moment, le public aurait compris pourquoi il s'était trompé et tout le monde aurait ri. S'il était allé jusqu'au bout de son histoire erronée, il n'aurait pas été simplement comique, mais bouffon : son public aurait ri non seulement *de son intervention*, mais aussi *de lui*, à ses dépens. Dans tous les cas, l'histoire 'drôle' n'était plus de l'humour.

C'est avec cet exemple que je voulais insister de manière presque tangible sur la différence entre l'humour et le comique. Pour qu'il y ait humour il faut qu'il y ait volonté de faire rire par ce qu'on manifeste et que, de plus, cela fonctionne...

### 1.2. *Le sens de l'humour*

Il y a des cas qui peuvent paraître des contre-exemples, des cas où il y a volonté de faire rire et succès de cette volonté, mais où le rire n'est pas provoqué par le sens de ce qui est dit (du moins pas directement). Ces cas sembleraient donc ne pas relever de l'humour, mais du comique. Je vais montrer que dans certains de ces cas, il s'agit encore d'humour, mais d'humour au second degré, au troisième degré ou encore d'humour interlinguistique qui, par son fonctionnement, a l'apparence du comique, mais relève quand même de l'humour.

Pour illustrer cette idée, je me permettrai de faire une petite expérience avec le lecteur magyarophone. Je raconterai une histoire hongroise très courte qui n'est pas drôle du tout

en français. Je donnerai, au préalable, deux informations :

- en hongrois, elle est drôle et obscène (alors qu'en français elle n'est ni l'un ni l'autre) et que, de plus,
- elle illustre de manière absolument scabreuse le rôle de la langue dans une certaine forme d'humour.

Voici l'histoire :

- *Où est le comte ?*
- *Avec la fille du roi*
- *Avec la fille du roi ?*
- *Non, le comte*

Cette histoire peut être perçue comme comique pour ceux qui ne l'ont pas comprise<sup>1</sup>, car je prétends les faire rire au moyen de propos qu'ils ne trouvent pas drôles. Dès lors, c'est mon attitude et non ce que j'ai dit qui pourrait les faire rire. Mais, les lecteurs qui ont compris (s'il y en a...) savent très bien que c'est ce que j'ai dit qui est drôle (ou, en tous cas, qui peut faire rire...). Il s'agit donc bien d'humour. En effet, j'ai bien raconté cette histoire avec l'intention de faire rire, et une partie de ceux qui auront ri auront ri de ce que j'ai voulu dire. Le fait que d'autres rient de ce qu'ils ne trouvent pas cette histoire drôle drôle ne la ramène pas au cas de la couleur des haricots... : dans l'histoire de la couleur des haricots, le (ou les) sens de l'énoncé que l'enfant s'apprêtait à proférer, n'avai(en)t pas de quoi faire rire et tous ceux qui auraient ri auraient ri de lui ; en revanche, dans l'histoire du comte, une partie de ceux qui rient rient des sens des deux derniers énoncés, même si l'autre partie rit de ne pas avoir compris. Si l'on considère la méta-histoire de l'enfant qui raconte l'histoire de la couleur des haricots, on peut imaginer que certains destinataires ne la comprendraient pas, ne connaissant pas l'histoire de la couleur des petits pois ou n'ayant pas fait le lien avec elle : ils pourraient rire de voir d'autres trouver cette meta-histoire drôle. La situation est donc la même que pour l'histoire du comte : l'humour interlinguistique est un humour au second ou au troisième degré<sup>2</sup>.

On ne peut pas obtenir cette duplicité volontaire de l'humour, c'est-à-dire, un acteur A introduisant un acteur virtuel B avec l'espoir que B sera comique, sans le recul donné par le signe linguistique (je m'occupe des signes linguistiques, mais ce que je dis vaut aussi pour d'autres systèmes de signes). Avec un système de signes, l'interprétation est laissée à l'autre, qui en assume la responsabilité et c'est donc l'autre qui est piégé par ses *propres* interprétations. Lorsqu'il y a 'cul de sac' dans l'interprétation c'est là qu'il y a effet humoristique. L'interprète doit rebrousser chemin et réinterpréter l'énoncé.

## 2. Vers une conception non 'tubulaire' de la langue

Cette caractérisation naissante du mécanisme suppose une conception du système de la langue qui n'est pas tout à fait traditionnelle. La direction que j'explorerai suppose que le sens est *construit* par les destinataires, et que, par conséquent, les énoncés *manipulent* puisqu'ils ne véhiculent pas de sens mais en induisent la construction. Ce point de vue est

---

<sup>1</sup> La blague, en hongrois, étant obscène, il est fort heureux qu'elle fasse partie de ce que Attardo (1994) appelle des « blagues verbales » (« verbal jokes »), qu'il caractérise, s'appuyant sur le *De Oratore* de Cicéron, comme *intraduisibles*. En effet, il eût été fort malséant que je la traduisse ici, sans compter que le comte, qui, selon toute apparence, est un linguiste rusé, ne m'eût jamais pardonné cette indécatesse...

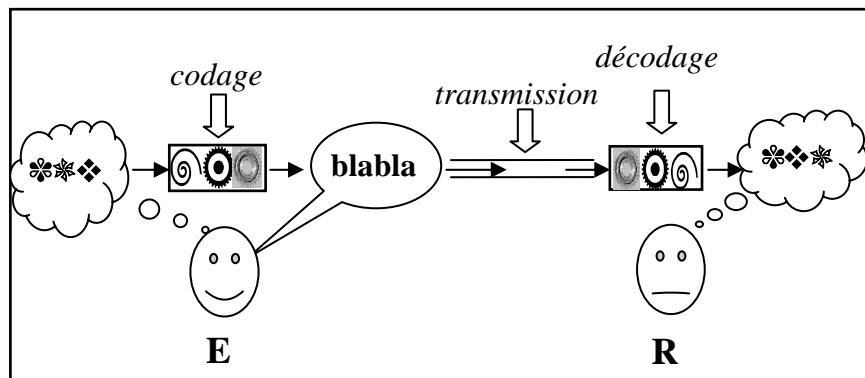
<sup>2</sup> Je remercie CHMELIK Erzsébet de m'avoir suggéré d'illustrer mon propos en proposant l'histoire non-drôle suivante à des hongrois francophiles :

- Milyen színű a bab?...

en totale contradiction avec la conception classique, de la langue et de la communication sémiologique<sup>3</sup>.

La conception classique a pourtant l'air d'exprimer le bon sens même. Selon elle, lorsque je parle, j'ai quelque chose à dire à mon/mes destinataires. Pour leur dire je code ce *quelque chose* dans un système de signes. Je fabrique une séquence à partir du codage de ce que j'ai à dire. Je mets cette séquence dans un canal qui permet de transporter le message jusqu'à mes auditeurs, les auditeurs décodent et transforment cette séquence en un contenu qui, s'ils décodent bien, devrait être à peu près semblable au contenu que j'avais moi-même codé. Et voilà la compréhension qui s'installe.

Cette conception que l'on appelle aussi *la métaphore du tuyau* peut être schématisée de la manière suivante :



En fait, elle ne fonctionne à aucune des étapes mentionnées. Ainsi, il est aisé de montrer que :

- Il n'y a pas quelque chose à dire *avant* l'énonciation.
- Il n'y a pas de *codage*.
- Il n'y a pas de *transmission* de *message*.
- Il n'y a pas de *décodage*.
- Il n'y a pas même de possibilité de *comparer* directement les représentations mentales de l'«émetteur» avec celles du «récepteur».

Plutôt que de reprendre méthodiquement la démonstration de chacun de ces cinq points, dont la plupart ont été bien discutés dans la littérature, je vais me concentrer sur le premier point et réfuter cette idée, en apparence évidente, que lorsqu'on parle on a quelque chose à dire avant de parler. Auparavant, je voudrais néanmoins régler rapidement son compte au troisième point : il n'y a pas de transmission, je ne transmets pas de pensée lorsque je parle. Tout ce que je peux faire c'est transmettre des ondes et les ondes s'arrêtent aux oreilles des destinataires. C'est donc eux qui construisent un contenu en réaction aux stimulations produites par les ondes que j'émetts. Le fait que, dans certains cas simples, la métaphore de la transmission permette de décrire approximativement ce phénomène de construction de sens n'autorise pas à réduire le phénomène à ladite métaphore.

En ce qui concerne le premier point, qui m'intéresse davantage car sa réfutation est plus inattendue (en fait, ce point semble tellement refléter le «bon sens» même, que ma position doit paraître paradoxale à plus d'un), je commencerai par examiner une objection préalable que le lecteur pourrait m'opposer.

<sup>3</sup> Comme on pourra s'y attendre, à partir du moment où l'on catégorise en disant «conception classique», cela veut dire que l'on va s'efforcer de montrer qu'elle n'est pas bonne...

Lorsque je suis en train de faire un exposé, on peut espérer que j'aie quelque chose à dire (même si c'est peut-être totalement inintéressant), du fait même que je parle. C'est métaphoriquement exact : il y a bien des concepts que je veux faire construire. Mais affirmer que je transmets des idées et dire qu'il y a des concepts que je veux faire construire sont deux choses différentes.

Dans la conception classique, les énoncés véhiculent du sens ; mais s'il y avait du sens *avant* les énoncés à quoi serviraient les énoncés ? Je pense que je ne m'avancerai pas beaucoup en disant que chacun d'entre nous se fait à soi-même des discours dès qu'il est seul, (même s'il ne les articule pas à haute voix). S'il savait ce qu'il voulait se dire *avant* de parler, à quoi cela lui servirait-il de se parler ? Je ne me parle pas à moi-même pour le plaisir, mais, par exemple, pour prendre des décisions.

Ainsi, nous n'avons pas accès au *sens* de ce que nous disons avant de l'avoir dit, même si, comme c'est le cas pour un cours ou une conférence, il est possible (et même recommandable...) de se représenter les concepts *à propos desquels* on parlera : c'est la confusion entre *sens* et *concept* qui confère à la position classique son apparente évidence et amène, erronément, à considérer sa critique comme paradoxale.

Il résulte de ces remarques que, lorsque nous nous représentons un énoncé comme transmettant un sens qui lui serait préalable, nous opérons, au mieux, une métaphore qu'il serait absurde de prendre au sérieux, surtout lorsque ce qui est étudié est, précisément, l'effet des énoncés : le phénomène apparent est une transmission de sens du locuteur vers le destinataire mais le phénomène qui produit cette apparence est nécessairement différent. Les sciences de la matière nous ont enseigné de nombreux exemples semblables. C'est ainsi que l'expression « le Soleil se couche » fait appel à une métaphore que plus personne (ou presque...) ne songerait à prendre au sérieux : en utilisant l'expression « le coucher du Soleil », nous ne présumons pas que notre astre a une vie nocturne, mais nous décrivons un certain phénomène en recourant à cette métaphore. Il est à noter que, si l'on peut accepter ladite métaphore dans les conversations de la vie quotidienne, on la considérera comme déplacée et comme une preuve de manque de sérieux si elle est utilisée par un astrophysicien *dans l'exercice de ses fonctions*... Pourquoi devrait-on donc admettre qu'un linguiste commette un tel manque de rigueur ?

Pour en revenir à notre sujet, on sait donc qu'il n'y a pas de sens avant la formulation (éventuellement non articulée) d'un énoncé, mais on parle quand même de transmission de sens. Quand on écoute une conférence, on a l'impression qu'on nous transmet du sens. En fait, ce qu'on nous transmet n'est pas du sens, mais une illusion de transmission de concepts.

Le caractère évident de la réfutation de la métaphore du tuyau rend légitime de se demander pourquoi elle résiste autant : il serait difficile d'admettre que les savants qui la présupposent n'ont pas les moyens intellectuels de se rendre compte qu'ils commettent une erreur grave. Elle résiste parce qu'on y est habitué. Tous les systèmes de logique, l'informatique, toute la technologie qu'on connaît manipulent très bien ce genre de choses. Les systèmes de codage, les systèmes de décodage, la transmission, l'ingénierie... tout ce qui est à la mode dans la technologie tourne autour de cela. Bien que l'on sache le modèle inadéquat, on persiste à l'utiliser. C'est ce que j'appelle : '*le syndrome du réverbère*'. Imaginons que je fasse tomber mes clés par terre dans une rue obscure. Si je fais trois mètres et que je traverse la rue, il y a un réverbère et là on y voit. Je serai tenté de chercher sous le réverbère parce que c'est là que je peux voir...

Autre exemple, sur un bureau où règne un désordre innommable, je serai tenté de chercher le dossier dont j'ai besoin à l'endroit le plus accessible même si je sais pertinemment qu'il

ne s'y trouve pas. Cette manière de procéder n'est pas absurde et permet parfois de gagner du temps : il pourrait parfaitement se faire que la clé ait roulé sous le réverbère ou que le dossier ait été récemment consulté dans la zone dégagée. Ce qui serait ridicule serait d'arrêter là la recherche, en s'obstinant à chercher uniquement là où il serait aisé de trouver si l'objet cherché s'y trouvait.

Le syndrome du réverbère consiste donc à limiter la recherche à l'endroit le plus facile. C'est ce qui se passe avec la défense coûte que coûte du modèle de Jakobson, c'est-à-dire avec la métaphore du tuyau. Si on continue à avoir recours au modèle de Jakobson, bien que l'on sache qu'il n'est pas pertinent, c'est parce qu'on sait l'utiliser.

La métaphore de la *manipulation*, que j'ai proposée plus haut, permet, entre autres, d'échapper au syndrome du réverbère.

### 3. Un mécanisme de base pour l'humour

Dans cette nouvelle optique, comment peut-on concevoir un mécanisme pour décrire l'humour ? L'idée est que lorsqu'on produit un énoncé humoristique (le terme « énoncé » est valable en langue aussi bien que dans un système de signes quelconque), on a nécessairement deux interprétations incompatibles. Pour qu'il y ait réellement effet humoristique, il n'est pas suffisant que l'énoncé puisse avoir deux interprétations différentes : elles doivent être *incompatibles*. C'est typiquement ce qu'on appelle l'*ambiguïté*, par opposition au *vague*. C'est seulement après que la première interprétation s'est stabilisée, que l'on fait sauter aux yeux l'autre interprétation qui apparaît brusquement comme concurrente de la première et incompatible avec elle. De plus, l'effet humoristique est nettement renforcé, si la seconde interprétation n'est pas prévisible avant qu'elle ne devienne nécessaire : c'est l'effet que produit la chute d'une blague<sup>4</sup>. Dans cette situation, l'interprète est obligé de 'déconstruire' sa première interprétation pour activer la seconde. Il se trouve alors piégé car, de même que la première interprétation s'avérait incompatible avec la chute de la blague, la seconde interprétation est incompatible avec ce qui a conduit à construire la première.

Pour bien comprendre le mécanisme proposé, insistons encore sur cette différence essentielle entre l'ambigu et le vague. Dans le cas de l'ambiguïté, il y a une coupure dans l'espace des interprétations, qui produit deux types d'interprétations incompatibles. Tandis que dans le cas du vague, il y a un continuum d'une interprétation à l'autre. Ainsi, les énoncés de la phrase « Jean est allé à New York » peuvent être vagues mais la phrase n'est pas ambiguë. En effet, s'il est vrai que l'énoncé ne précise pas si le voyageur est allé à New York en avion, en bateau, en hélicoptère... voire en combinant diverses possibilités, les différentes possibilités sont déterminées non pas par la phrase, mais par la situation. En revanche, l'énoncé « Jean a fini son livre » est ambigu parce qu'on ne sait pas si notre personnage a fini de *lire* le livre ou de *l'écrire* (ou même de le manger...). Ici l'expression « finir son livre » a (au moins) deux significations amenant à construire des sens incompatibles, contrairement à l'expression « aller à New York », qui a *une* signification, amenant à construire des sens compatibles avec plusieurs spécifications possibles, sur lesquelles elle ne se prononce pas.

---

<sup>4</sup> Le cube de Necker, dont Chmelik Erzsébet fait mention dans son article ici même, est une représentation visuelle du phénomène d'ambiguïté : ce schéma représente un cube dans l'une ou l'autre de deux positions par rapport à l'observateur, mais il est impossible de le percevoir dans les deux positions à la fois. De plus, le passage d'une interprétation du schéma à l'autre nécessite un temps non négligeable, qui peut atteindre quelques secondes pour les cobayes non expérimentés...

George Lakoff<sup>5</sup> a proposé un test, que je trouve extrêmement subtil et qu'il appelle le « test des structures conjointes (conjoint structures test) ». Au moyen de ce test, si l'on veut savoir si un énoncé est *ambigu* ou *vague*, on lie deux sujets avec une conjonction et on continue l'énoncé en spécifiant l'un des sens avec l'un des sujets et l'autre sens avec l'autre sujet. Si le résultat est bizarre, la phrase initiale était ambiguë ; dans le cas contraire, l'énoncé était vague.

Ainsi, pour savoir si l'énoncé « Jean est allé à New York » est vague, on le transforme en « Jean et Marie sont allés à New York » et on attribue à l'un des sujets l'un des sens et à l'autre sujet l'autre sens. « Jean est allé à New York en bateau, Marie y est allée en avion ». Est-ce bizarre ? Non.

Maintenant considérons l'énoncé « Jean et Marie ont fini leurs livres ; Jean a fini de lire le sien et Marie d'écrire le sien ». C'est de l'humour ou c'est au moins ce qu'on appelle une tentative d'humour. Exactement dans la même veine, considérons le dialogue « – Chomsky étudie le hongrois – Ah qu'elle coïncidence, mon fils [qui est au lycée], l'étudie aussi ». C'est un mécanisme d'humour qui joue réellement sur l'ambiguïté. Les énoncés de « Chomsky étudie le hongrois », laissent entendre qu'il fait un travail de linguiste sur le hongrois. Et pour la réponse « Ah quelle coïncidence, mon fils aussi », c'est l'autre interprétation qui prévaut (sauf s'il s'avère que l'orateur est la mère d'un grand linguiste...).

Encore un exemple, celui d'une blague bête :

- Tu aimes ta grand-mère ?
- Oui
- Alors reprends-en !

Là encore, on joue sur l'ambiguïté et cela fonctionne, même si la blague est idiote : *Aimer* est ambigu ; l'interprétation privilégiée, associée au tropisme de la grand-mère, est l'affection, tandis que l'interprétation requise par la troisième tirade est le goût alimentaire, incompatible avec la première. Cette dernière interprétation étant difficilement imaginable avant la troisième tirade, le changement d'interprétation imposé est suffisamment surprenant pour provoquer le rire, malgré la stupidité de la blague.

C'est exactement ce qui se passe avec le comte et la fille du roi (en hongrois) : ici, une suite de phonèmes peut être interprétée soit comme une postposition agglutinée, soit comme un verbe à la troisième personne de l'indicatif présent. C'est la première interprétation qui s'impose jusqu'à la dernière tirade, qui, elle, ne peut être comprise qu'en réinterprétant cette suite de phonèmes dans l'avant-dernière tirade.

Dans les trois exemples précédents, l'ambiguïté pourrait être appelée 'ambiguïté référentielle'<sup>6</sup>, en ce que chacun des verbes « finir », « étudier », « aimer » peuvent être utilisés pour parler d'actions ou d'états incompatibles (respectivement : *achever de lire* ou *achever d'écrire*, *apprendre* ou *modéliser*, *avoir de l'affection pour* ou *avoir du goût pour*). Mais il y a beaucoup de cas où cette ambiguïté n'est pas aussi clairement liée à la référence. En général, dans ces cas-là, l'humour est plus fin. Dans ces derniers cas, je parlerai d'*ambiguïté topique*.

---

<sup>5</sup> Cf. Lakoff (1970).

<sup>6</sup> Cette terminologie, bien que très largement répandue, me semble tendancieuse, puisqu'elle présuppose des liens entre le sens et la référence, liens qui, quoi qu'en pensent les logicistes, sont loin d'être établis. Aussi ne l'utiliserai-je qu'avec des pincettes (matérialisées par des simples guillemets).

## 4. Une conception topique

J'esquisserai une présentation des fondements théoriques sur lesquels est basée la notion d'*ambiguïté topique*, avant d'expliquer ce que ce terme recouvre.

### 4.1. *Argumentation et point de vue*

Reprenons la conception de la langue que j'ai esquissée tout à l'heure. Si les énoncés fournissent des instructions pour construire du sens, la sémantique ne peut pas se contenter de s'intéresser aux conditions de vérité des énoncés : elle doit s'intéresser à ce à quoi les énoncés servent puisque, s'ils fournissent des instructions pour construire du sens, c'est bien pour faire quelque chose. C'est donc sur cette notion d'orientation, de but visé, que nous porterons notre attention ; on ne s'intéressera pas aux *intentions* des sujets parlants, qui sont inobservables et n'ont pas de raisons de relever de la sémantique ; d'ailleurs, selon notre point de départ, rien ne nous dit que le sujet parlant sait ce qu'il veut dire avant de l'avoir dit. Ses intentions, il ne les découvre qu'après avoir parlé, et c'est donc en tant qu'interprète qu'il intervient et non pas en tant que planificateur. L'interprétation nous intéresse donc plus que la production. Or, pour interpréter il faut nécessairement construire du sens. Par ailleurs, si les énoncés nous donnent des instructions pour construire du sens, cela veut dire que ces instructions sont contenues dans la langue elle-même. En tenant compte de ce que nous venons de voir, ces dernières ne peuvent pas être décrites en termes de conditions de vérité, mais en termes d'orientation vers quelque chose, ce 'quelque chose' ne constituant pas les intentions du locuteur, intentions que nous ne pouvons pas observer empiriquement, mais plutôt une qualité des énoncés, qualité qu'ils possèdent en tant qu'énoncés d'une certaine langue. Nous l'appellerons une « orientation argumentative », en insistant sur le fait que cette *orientation argumentative* n'est pas liée à la volonté du locuteur, mais à l'énoncé. Ce concept d'orientation argumentative ayant été construit très sommairement, le lecteur critique aurait raison de trouver que je vais un peu trop vite. Mais mon propos n'est pas, ici, d'étayer la totalité de l'édifice théorique<sup>7</sup> et je me limite à ce qui est pertinent pour ma démonstration principale : la pertinence du concept d'ambiguïté topique pour rendre compte de certains phénomènes d'humour.

Avant d'aller plus loin sur cette voie, il convient néanmoins d'examiner une autre objection à notre conception du sens et de ses rapports avec les langues. Cette objection peut être résumée à la question rhétorique suivante : « s'il n'y a pas de sens avant les énoncés, comment peut-on *commencer* à parler ? » La réponse à cette objection est que la question se pose *empiriquement* : c'est un fait que beaucoup de gens ont du mal à commencer à parler. Souvent, d'ailleurs, une fois qu'ils ont commencé, ils ont aussi du mal à s'arrêter de parler... Or, précisément, le modèle de Jakobson ne rend pas compte de ce phénomène. Selon celui-ci, puisqu'on a des idées, des sens 'dans la tête' avant de parler, il n'y aurait pas de raison pour que les sujets parlants aient du mal à commencer à parler, puisque, toujours selon ce modèle, parler c'est 'coder des sens'. Au contraire, l'ébauche de modèle que je propose rend compte de ce fait : ce qui était présenté comme une objection à la conception proposée ici apparaît ainsi comme une qualité, puisque cette conception implique une hypothèse (la difficulté de commencer un discours), qui, d'une part, est confortée par l'observation et, d'autre part, est contradictoire avec le modèle classique.

Cela étant dit, il arrive que l'on commence à parler... Comment peut-on commencer à parler puisqu'on n'a pas de sens avant de parler et qu'il faut commencer à parler pour avoir des sens ? Contrairement à ce que les partisans du modèle de Jakobson peuvent utiliser comme ressources, il nous est impossible, à nous, de recourir à un sens qui existerait

---

<sup>7</sup> Voir, par exemple, Raccah (1991) ou Raccah (1995, ed.)



indépendamment des énoncés. Une des solutions pour rendre compte de cette difficulté consiste à considérer que les sujets parlants ont des *discours* 'dans la tête'. Ce ne sont pas des *sens* qui vont nous servir à commencer à parler, mais des *discours* qui, eux, ont du sens pour nous. Nos énoncés sont donc des réactions aux discours qui « parlent dans nos têtes » au moment de notre prise de parole.

La discussion qui précède nous amène donc à accepter les deux thèses suivantes :

- d'une part, puisque les énoncés nous donnent des instructions, c'est l'argumentation qui nous intéresse ;
- d'autre part, il n'y a pas de sens avant l'énoncé mais des discours.

La sémantique ne sera donc plus l'étude des conditions de vérité ou des rapports entre conditions de vérité, mais devient l'étude des contraintes que la langue impose sur les orientations argumentatives des énoncés. Ces *discours que l'on a dans la tête* sont orientés, et contraignent fortement nos pensées : la sémantique devient l'étude de ce phénomène.

#### 4.2. Exemples d'ambiguïté topique

Pour en revenir à l'humour (mais la portée du propos est beaucoup plus générale), étudions quelques exemples. Imaginons le dialogue suivant, tiré d'une pièce de théâtre de Labiche, et qui, dans le contexte, fait parfois rire.

- Tu dois aimer la campagne puisque tu y es née
- Justement !

Comment analyser ce dialogue ? « Justement » voulant dire « c'est *parce que* je suis né à la campagne que je ne l'aime pas ; et toi qui disais que la raison pour laquelle je devrais aimer la campagne c'est que j'y suis né, tu t'es complètement trompé ». Ainsi, « justement » inverse la raison invoquée par le premier locuteur. « Tu dois aimer la campagne puisque tu y es née » présuppose qu'« être né à la campagne est un argument pour l'aimer et que, d'une manière générale, être né quelque part est un argument pour aimer ce quelque part. Nationalisme, régionalisme, esprit de chapelle... sont contrecarrés par le « justement » qui implique qu'« être né quelque part » est un argument pour détester ce quelque part. En terme de sémantique argumentative, nous dirons que « justement » donne comme contrainte d'inverser l'orientation argumentative ou, plus précisément, d'inverser le *principe*, ou encore, ce qu'on appelle le *garant* de l'argumentation, c'est-à-dire ce qui, pour le premier locuteur garantissait la validité de son argument.

Dans l'exemple suivant, qui n'est pas directement de l'humour (ni même une tentative d'humour), on reconnaît ce même mécanisme, qui peut servir de base à des discours humoristiques. Il illustre l'hypothèse selon laquelle il y a des discours qui précèdent les énoncés.

Il s'agit du contraste entre deux argumentations opposées :

- « Il fait chaud dehors, sortons ! »
- « Il fait chaud dehors, rentrons ! »

Les deux argumentations ne peuvent pas se faire au même endroit. Un énoncé de « Il fait chaud dehors », proféré à Pécs au mois de mars sera normalement compris comme étayant l'exhortation « Sortons ! ». En revanche, un énoncé de « Il fait chaud dehors », proféré en Afrique tropicale, sera plus probablement un argument pour dire : « Rentrons ! ».

Le contraste est parfois si grand que, dans certains cas, l'argumentation n'est pas compréhensible pour un interlocuteur qui n'est pas de la même région du monde que le

sujet parlant. La manière dont on interprète les connotations de « il fait chaud » est extrêmement bloquante pour la suite de l'argumentation. Dans : « Il fait chaud, sortons », la chaleur est vue comme agréable, positive, tandis que dans « Il fait chaud, rentrons », elle est perçue comme étouffante, négative.

Ainsi, en toute rigueur, une description sémantique correcte de « Il fait chaud » doit faire apparaître que cet énoncé est ambigu, dans la mesure où il peut avoir soit une orientation soit une autre, complètement opposée. Il va donc falloir trouver un moyen de décrire le lexique, qui permette de dire que « Il fait chaud » est ambigu. L'idée que « Il fait chaud » est ambigu n'est pas trop contre-intuitive, car l'énoncé est suffisamment vague et, en dépit de ce que nous avons vu sur la différence entre le vague et l'ambigu, la plupart d'entre nous confondons, intuitivement, *vague* et *ambigu*. Mais l'exemple suivant montrera qu'un énoncé qui n'est pas vague est, contre toute attente intuitive, ambigu.

Considérons l'énoncé « Il est huit heures », qui est typiquement considéré comme un énoncé assez précis (s'il est huit heures, il ne peut pas être sept heures ni neuf heures). Supposons, en outre, que le locuteur de cet énoncé et son destinataire soient convenus d'aller au cinéma et que la séance commence à huit heures trente. En fonction du point de vue du locuteur sur le temps nécessaire pour parcourir la distance qui sépare le lieu d'énonciation du lieu de la séance, « Il est huit heures » peut servir d'argument pour « Dépêche-toi ! (il est tard) » ou, au contraire pour « Inutile de se presser ! (il est tôt) »

Et cela se complique encore. Supposons maintenant que le cinéma est à trois quarts d'heure du lieu d'énonciation. S'il est huit heures et que la séance est à huit heures trente, les interlocuteurs n'y seront pas. Une telle situation pourrait justifier un mouvement argumentatif comme « Il est huit heures », « Prends ton temps car on n'y va pas ! ». Ici, « Il est huit heures » permet d'argumenter vers « prends ton temps », mais, cette fois, ce n'est pas par l'intermédiaire de « Il est tôt », mais, au contraire, de « Il est tard ».

Supposons, à présent, que le cinéma soit à vingt-cinq minutes du lieu d'énonciation et que l'un de nos personnages s'imagine qu'il est huit heures quinze. Il est probable qu'il dise quelque chose comme : « Bon, on n'y va pas, on fera autre chose ». Mais alors, son interlocuteur pourrait bien répondre quelque chose comme : « Non, il est huit heures, dépêche-toi », réponse dans laquelle le segment « Il est huit heures » permet d'argumenter vers « Dépêche-toi ! », par l'intermédiaire de « Il est tôt ».

À moins de considérer que cette variété d'orientations argumentatives possibles ne relève pas de la sémantique, ce qui serait contraire à notre point de départ et ferait de la sémantique un domaine peu intéressant et extérieur à la linguistique, il est nécessaire de décrire « Il est huit heures » de manière à rendre compte de ces phénomènes dans la sémantique même de l'expression. Et cela ne peut se faire qu'en se démarquant de l'apparent bon sens qui voudrait que, sous prétexte que l'expression contient un nombre, elle ne soit pas ambiguë. En fait, cette proposition a *plusieurs significations* puisqu'elle peut être un argument soit pour « Il est tard ! », soit pour « Il est tôt ! » et ce, indépendamment du fait que « Il est tard ! », comme « Il est tôt ! », peut servir à amener le destinataire à considérer qu'il peut prendre son temps ou que, au contraire, il doit se dépêcher. L'analyse des différents sens de notre exemple semble compliquée lorsqu'on ne comprend pas que l'ambiguïté porte seulement sur l'évaluation [« huit heures » *c'est tard*] ou [« huit heures » *c'est tôt*]. La situation se complique si l'on tente d'intégrer la suite de l'argumentation à partir de « C'est tard » ou de « C'est tôt », car on a alors, pour chacune, à nouveau deux possibilités.

On peut donc dire que même les nombres sont ambigus argumentativement. Si l'on prend au sérieux l'idée selon laquelle nous avons à décrire la *manière* dont les énoncés font

construire du sens, on en arrive à prendre au sérieux les différentes orientations argumentatives imposées par les mots.

Précédemment, nous avons vu que les connecteurs et les opérateurs comme « justement » pouvaient imposer des contraintes sur les orientations argumentatives. Examinons le cas de « mais ». Considérons l'exemple suivant.

A propose à B d'aller faire une promenade, B répond « Il fait beau, mais j'ai du travail ».

En principe la réponse de B est orientée vers « Non ». En revanche, si B répond « J'ai du travail, mais il fait beau », en principe, la réponse de B est orientée vers « oui ». Cependant, nous pouvons imaginer une situation dans laquelle B n'aime pas se promener quand il fait beau, mais doit le faire pour pouvoir travailler. Dans une situation de ce type, les réponses suggérées seront inversées : on retrouve la double ambiguïté de l'exemple « Il est huit heures ». Il n'en reste pas moins que la présence de « mais » impose d'une part que les orientations argumentatives des deux membres reliés soient opposées et, d'autre part, que l'orientation du segment complexe soit celle de son deuxième membre, quelle qu'elle soit. On voit donc que les connecteurs imposent des *contraintes* sur les rapports entre les orientations argumentatives.

### 4.3. Le concept de topos

Avant de définir l'*ambiguïté topique*, il nous faut encore définir le concept de *topos* (au pluriel, *topoi*), introduit par Oswald Ducrot<sup>8</sup>, pour décrire les phénomènes argumentatifs liés aux connecteurs. Je modifierai un petit peu le concept initial, de manière à pouvoir l'utiliser pour décrire les phénomènes lexicaux. Les *topoi* sont donc des outils servant à décrire les phénomènes dont on vient de parler soit :

- comment les connecteurs et les opérateurs imposent des contraintes sur l'argumentation,
- comment les mots du lexique sont eux aussi orientés ou préfigurent une orientation.

On a vu que « justement » imposait une contrainte, non pas sur l'orientation elle-même, mais sur le principe qui déterminait l'orientation. « Justement ! » dit, en quelque sorte, « le principe que j'utilise moi, est le contraire de celui qui vient d'être utilisé ». Ces principes, ces garants de l'argumentation peuvent être regroupés dans des classes.

Ainsi, quelqu'un qui considère que *si on est né à la campagne on doit l'aimer*, peut considérer que *si on a vécu longtemps à la campagne on a encore plus de raisons de l'aimer*. Ces deux principes sont différents, mais appartiennent au même ordre d'idée. L'ensemble de ces garants qui ne diffèrent que par le degré de correspondance entre leurs antécédents et leur conséquents peut être formulé par une sorte de métarègle ou de super-règle qui est : // *plus on fréquente un lieu, plus on l'aime* //. Bien entendu cette métarègle n'est pas vraie, (personne ne l'accepterait comme une règle générale : on peut, en effet, rester vingt ans en prison sans forcément apprécier ce lieu...). Mais l'argumentation ne repose pas sur la vérité : ces métarègles sont destinées à servir dans des argumentations comme : « Tu dois aimer la campagne puisque tu y as vécu longtemps », et non pas à établir des vérités générales<sup>9</sup>.

Les *topoi* sont graduels parce qu'ils permettent de classer toutes les règles de même nature en fonction de la force qu'elles ont. Ils conservent les caractéristiques des garants de l'argumentation. En particulier, un garant d'argumentation est nécessairement présenté

<sup>8</sup> Voir, par exemple, Ducrot (1988).

<sup>9</sup> On remarquera ici une ambiguïté d'un type nouveau : on ne sait pas si ce que le locuteur exprime c'est qu'il considère que la raison pour laquelle le destinataire a vécu longtemps à la campagne *parce qu'il l'aime*, ou s'il considère qu'on aime la campagne *parce qu'on y a vécu longtemps* (causalité de dicto vs. de re).

comme *partagé* par la communauté et comme *général*. Pour illustrer ces deux caractéristiques, imaginez que je dise : « Il pleut, allons nous promener », à moins que mon destinataire et moi soyons membres du cercle restreint des gens qui aiment se promener sous la pluie, mon énoncé paraîtra bizarre. Il peut très bien admettre que j'ai le droit d'aimer me promener sous la pluie, mais mon énoncé présente ce penchant particulier comme s'il s'agissait d'une disposition évidemment partagée par l'ensemble des gens auxquels je m'adresse. En revanche, si je dis : « Moi j'adore me promener sous la pluie, est-ce que vous voulez venir avec moi puisqu'il pleut ? », là, mon interlocuteur peut peut-être trouver que j'ai des goûts bizarres, mais non que je *parle* d'une façon bizarre (ce qui n'est pas la même chose). Un raisonnement semblable établit que les garants d'argumentation sont aussi présentés comme *généraux* (les cas particuliers ne pouvant pas servir de règles).

Les caractéristiques des topoi (de ces métrarègles, ou super-règles qui contraignent l'argumentation) sont donc, d'une part, qu'ils sont graduels et, d'autre part, qu'ils sont présentés comme *partagés* et *généraux*.

On a vu que les connecteurs imposent des contraintes sur ces topoi. Ainsi, par exemple, « justement » inverse le topos utilisé dans l'énoncé auquel il constitue une réplique. Lorsque le premier locuteur dit : « Tu dois aimer la campagne puisque tu y es née », il invoque le topos // *plus on connaît, plus on aime* //. Le deuxième locuteur, en répondant « Justement ! » indique que le topos qu'il reconnaît comme valide est // *plus on connaît, moins on aime* //. La réplique « Justement ! » provoque l'inversion de la contrainte.

Pour l'exemple avec « mais » (« Il fait beau, mais j'ai du travail »), il y a deux contraintes.

- En premier lieu, le topos invoqué par le deuxième membre (ici, « j'ai du travail »), quel qu'il soit, doit avoir un conséquent opposé à celui invoqué par le premier membre (ici, « Il fait beau »). Dans une situation habituelle, si je propose à quelqu'un dont le travail est sédentaire de venir se promener avec moi et qu'il(elle) me réponde « il pleut, mais j'ai du travail », je serai obligé de conclure qu'il(elle) a le goût étrange d'aimer se promener sous la pluie et qu'il(elle) croit que moi aussi.
- Ensuite, la deuxième contrainte impose que le conséquent du topos utilisé pour l'énoncé global soit le même que le conséquent du topos invoqué par le second membre de l'énoncé : si l'on me propose « Allons nous promener » et que je réponde « Il fait beau, mais j'ai du travail », ma réponse serait interprétée, dans une situation habituelle, comme un refus, tandis que, *dans la même situation*, si je réponds « J'ai du travail, mais il fait beau », ma réponse serait interprétée comme une acceptation.

#### **4.4. Contraintes topiques et description sémantique**

Ainsi, les connecteurs et les opérateurs peuvent être décrits par des contraintes portant sur les topoi, qui constituent donc des outils de description sémantique. En ce qui concerne le reste du lexique, il me reste à montrer que les mots imposent aussi des contraintes sur l'argumentation. Ces contraintes que les mots imposent ne peuvent totalement déterminer l'orientation argumentative des énoncés qui les contiennent. En effet, on n'argumente pas toujours exactement d'une manière conforme aux schémas qui sont fournis par la langue. S'il en était ainsi, toutes les conversations ressembleraient aux discussions que l'on peut avoir avec un voisin de palier ou avec la concierge, à savoir, des énoncés comme : « Il fait beau, c'est bien », « Il pleut, c'est moche », « Il pleut, ça mouille »... Si on y réfléchit, près des trois quarts des conversations reprennent ce genre de clichés. En général, quand vous rencontrez quelqu'un que vous ne connaissez pas bien, si vous n'avez ni l'envie de vous faire remarquer, ni celle de raconter votre vie, mais que vous voulez maintenir le contact

vous dites des platitudes de ce genre... Ces énoncés, argumentant uniquement avec les outils que la langue donne, sont appelés « *doxaux* », (de *doxa*). On peut s'amuser à produire des énoncés qui seraient systématiquement orientés dans le sens contraire de ce que la langue induit : « Il pleut, ça va donc sécher », « Il fait chaud, couvrez-vous », etc. C'est une forme d'humour parfois un peu lourde, mais c'est aussi un moyen d'expression qui peut être très riche. Ainsi, j'aime énormément la chaleur et si je dis : « J'aime quand il fait chaud », je n'exprime pas avec suffisamment de force cette passion. Si je dis « J'aime quand il fait très chaud », l'expression sera encore trop faible. Je pourrais ajouter d'autres occurrences de l'adverbe *très* et dire « J'aime quand il fait très, très, très, très, très, très, très chaud ». Un moyen de dire cela, d'une manière plus lapidaire, est « J'aime la canicule ». Or, la canicule est par définition la chaleur qu'on n'aime pas. L'effet de l'emploi de ce terme est semblable à celui que j'aurais obtenu si j'avais pu ajouter une infinité d'occurrences de « très » à mon énoncé. Avoir recours à ce procédé est aussi un moyen d'enrichir le discours. Ces énoncés (servant à exprimer des idées apparemment bizarres) sont appelés « *paradoxaux* », en ce qu'ils sont orientés dans une direction opposée à celle vers laquelle la langue prédispose.

Les énoncés qui ne sont ni *doxaux*, ni *paradoxaux* sont appelés des énoncés « *adoxaux* ». Il s'agit d'énoncés comme : « Il pleut, il y aura des embouteillages ». En effet, l'idée que la pluie provoque des embouteillages n'est pas contenue dans la langue. Elle est par contre comprise dans une connaissance du monde à laquelle on se réfère lorsqu'on prononce cet énoncé.

C'est à ce propos que je parle d'*ambiguïté topique lexicale*. On a vu que l'énoncé « Il est huit heures » est ambigu, il peut signifier soit « il est tard », soit « il est tôt ». De même l'énoncé « Il fait chaud » est ambigu, la chaleur pouvant être ressentie soit comme agréable, soit comme désagréable. Je soupçonne donc qu'un grand nombre de tentatives d'humour sont fondées sur des *ambiguïtés topiques* du lexique.

#### **4.5. Thèmes à creuser (éventuellement...)**

À présent, je vais poser des questions auxquelles, dans l'état actuel des choses, je ne peux pas encore donner de réponse. Avec le système que j'ai présenté, on dispose d'un mécanisme permettant de décrire les aspects linguistiques de l'humour : *l'ambiguïté*, mécanisme motivé par ce que nous avons vu sur l'incompatibilité d'interprétations, étant établi que l'ambiguïté est bien un phénomène de la langue. De nombreux cas de figures d'humour peuvent être décrits au moyen de ce mécanisme (ceux que j'ai décrits ici ne constituent que quelques exemples, qu'il est aisé de généraliser à la plupart des situations généralement qualifiées d'humoristiques). Il reste néanmoins des cas que je ne saurais pas bien traiter avec ces outils.

Je me demande, par exemple, pourquoi il est bizarre ou drôle de poser la question suivante à une jeune femme : « As-tu cessé de battre ton mari ? ». Cette question peut lui déplaire (surtout si elle bat vraiment son mari...). Cela peut amuser l'assistance surtout si la jeune femme est frêle et son mari baraqué. Je ne sais comment rendre compte de ce phénomène en utilisant *l'ambiguïté topique*. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de réponse, mais simplement que, s'il y en a une, je ne l'ai pas encore trouvée.

Autre exemple, un jeune homme pose une question à une jeune fille : « Vos parents habitent-ils toujours chez vous ? ». Une question qui fonctionne en écho à « Vous habitez chez vos parents ? ».

Autre exemple, qui est une illustration linguistique proposée, il y a quelques années, par Benoît de Cornulier : « Qui trop embrasse rate son train ». Un faux proverbe qui me

fait rire sans que je sache pourquoi. J'ai des hypothèses, mais je ne suis pas sûr de pouvoir en rendre compte avec le dispositif présenté ici.

#### 4.6. *Dynamique argumentative et discours cristallisés*<sup>10</sup>

Nous avons vu qu'il y a des mouvements argumentatifs dans les discours, mouvements que la description sémantique doit tenter de 'croquer'. Je vais maintenant montrer (j'espère, du moins, y parvenir) qu'il y a aussi des discours cristallisés en langue. Il y a donc bien deux statuts distincts : d'une part, le discours dynamique et, d'autre part, certains de ces discours constituent un agglomérat qui devient constitutif de la langue.

Supposons que je veuille décrire le verbe *travailler* ou l'activité de *travail*, je peux m'appuyer sur de nombreux discours en langue concernant le travail :

« Le travail c'est la santé », « Le travail c'est ennuyeux », « Le travail ça paie », « Le travail fatigue », « Le travail est garantie de réussite »....

Je vais essayer de démontrer que seuls certains de ces discours sont cristallisés en langue, à l'exclusion des autres. Mon propos n'est pas une simple spéculation exprimant une opinion, car il est empiriquement réfutable : je me trompe peut-être, mais l'hypothèse que je fais est en principe *réfutable* par l'observation et n'a pas (encore ?) été *réfutée*.

Si un étudiant présente un travail à *son professeur* et si ce dernier souhaite lui communiquer, de manière un peu familière, qu'il n'a pas assez travaillé, il pourra lui dire : « Vous ne vous êtes pas fatigué ». Il ne va pas lui dire : « Vous n'avez pas réussi », ou « Vous n'avez pas gagné d'argent ». Il y a une attraction extrêmement forte entre *travail* et *fatigue* en français. En anglais, il pourrait plus difficilement être compris s'il répondait : « You didn't get tired », cela ne marcherait pas bien<sup>11</sup>. On dirait plutôt « You didn't work enough ».

Autre exemple toujours avec *travailler*. Supposons que A invite B à dîner et que B soit complètement médusée par la qualité du repas que A a préparé. B pourra dire : « Qu'est-ce que vous avez dû travailler pour faire ce repas ! ». Imaginez que A veuille répondre gentiment en contestant qu'il ait travaillé pour faire ce repas, il peut répondre : « Mais non, ça m'a fait plaisir puisque c'était pour vous » ou bien, moins gentiment, « J'ai dégelé ça en trois minutes, cela ne m'a pas fatigué ». Là encore, il y a toujours l'idée « Ça ne m'a pas fatigué, donc ce n'est pas du travail ». Mais l'idée suivante est aussi présente : « Ça m'a fait plaisir, donc ce n'est pas du travail », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Mais, là encore, A ne peut pas répondre : « Non, je n'ai pas gagné d'argent », « Non je n'ai pas réussi » (même si le repas n'était pas à la hauteur de ce qu'il aurait espéré...). Tous les autres discours sont exclus des réponses possibles.

Je suis donc amené à décrire le verbe *travailler* en utilisant le topos : // *plus on s'active, plus on se fatigue* // et, accessoirement, pour l'autre réponse possible, // *plus on s'active, moins on a de plaisir* //.

Il est intéressant de faire un détour par une observation étymologique. Ce détour pourra sembler déplacé : expliquer le sens actuel d'un mot par son évolution est contraire à la rationalité sous-jacente à la linguistique diachronique. Ce qu'un mot veut dire actuellement n'a, *a priori*, aucune raison de dériver de ce qu'il voulait dire auparavant. Mais ce qui est

<sup>10</sup> Ce dernier paragraphe constitue une synthèse de mes réponses aux questions que le public a bien voulu me poser à la suite de l'exposé de cette réflexion.

<sup>11</sup> Les différences de 'comportement' entre langues distinctes constituent, pour un linguiste, un indice de qualité de la description. En effet, un logicien ou un philosophe pourrait être ennuyé d'*affaiblir* la portée de ses analyses en les restreignant à telle ou telle langue, mais un linguiste, dont le but est, précisément de décrire les langues, ne peut que se féliciter du fait que sa description soit assez précise pour rendre compte des différences entre elles, si minimes soient-elles.

irrationnel, c'est de tenter d'*expliquer* le sens actuel par l'étymologie, alors que, dans le cas qui nous intéresse, on ne prétendra pas proposer des explications étymologiques : on considérera la description étymologique et la description topique dans leurs relations parallèles. Les rapports entre l'étymologie et les topoi ne sont pas vus comme des rapports causaux.

Le mot *travail* vient du latin *tripalium*, le supplice du tripale, provoquant la mort par épuisement. Coïncidence ? Pas tout à fait, car le mot italien correspondant à « travailler », bien qu'ayant une origine étymologique différente, renvoie aussi à la fatigue : l'italien *lavorare*, dérive du latin *labor*, verbe déponent (*labi, lapsus sum*), signifiant « trébucher sous le fardeau ». Il est intéressant de remarquer que, il y a encore peu de temps, le mot *lavorare* était réservé aux travaux lourds (c'était aussi le cas du français *travailler*, jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle).

En italien, donc (comme *travailler*, en français) *lavorare* d'une part, exige comme description le topos // *plus on s'active, plus on se fatigue* //, et d'autre part, a une étymologie qui lie le travail à la fatigue. En Italie, les dialectes sont très vivants et, en regardant, par exemple, du côté du napolitain, on s'aperçoit que le verbe qui signifie « travailler » dans ce dialecte est *faticare* (qui ne veut pas dire « fatiguer », mais bien « travailler » : pour dire « fatiguer », en napolitain, on dit *stancare* comme en italien<sup>12</sup>).

La racine de l'anglais *work* n'est pas du tout la même. Elle vient de l'indo-européen *erk* qui a donné en français la racine *ergo-* qu'on retrouve notamment dans *ergonomie*. *Ergo-* renvoie uniquement à l'*activité*. Par ailleurs, comme on l'a entrevu plus haut, le mot anglais *work* ne connote pas la fatigue. Lorsque les anglophones veulent parler du fardeau du travail, de la fatigue du travail, ils utilisent la racine latine *labor*. Le parti des travailleurs s'appelle « the labour party ».

On peut tirer de ces observations une conclusion quelque peu hâtive mais qui permet de sourire... (comme on dit en italien “se non è vero, è ben trovato”) : pour nous autres méditerranéens, le travail est fatigant. Mais pour nos voisins plus nordiques (anglophones, germanophones, néerlandophones), la situation est différente : le travail des nordiques consiste à faire travailler les gens du sud, cela ne les fatigue donc pas...

### Références bibliographiques

- Attardo, Salvatore (1994). *Linguistic theories of humor*. Berlin ; New York : Mouton de Gruyter.
- Ducrot, Oswald (1988). Topoi et formes topiques, *Bulletin d'études de linguistique française* de Tokyo **22**, 1-14.
- Lakoff George (1970). A Note on Ambiguity and Vagueness. *Linguistic Inquiry*, **1**: 3.
- Raccah, Pierre-Yves (1991). Modelling Argumentation and Modelling with Argumentation, *Argumentation*, **4**:447-483.
- Raccah, Pierre-Yves (1995, ed.). *Journal of Pragmatics*, **24**:1/2
- Raccah, Pierre-Yves (1998). ¿Por qué los bebés españoles son más ricos que los bebés franceses? *Quaderns de filologia. estudis linguistics*, **III**, 1998.

---

<sup>12</sup> Une analyse semblable de la différence entre l'adjectif espagnol « rico » et son quasi-équivalent français « riche » peut être trouvée dans Raccah (1998).